







# AVANT-PROPOS

Comme pour la Fontaine-aux-Bretons, j'ai aimé écrire ce livre qui parle d'un autre quartier de Pornic. Gourmalon dont la désignation, dans l'histoire, précède peut-être celle de Pornic, issues toutes les deux de la conquête bretonne du IX<sup>e</sup> siècle. Étrange de voir Gourmalon se réveiller d'un coup, presque un millénaire après la rive droite de la ria qui accueille sur une falaise ensoleillée une cité médiévale de caractère, avec à ses pieds un havre où vinrent se réfugier tour à tour terre-neuviens, corsaires ou grandes goélettes danoises. La première mention de Pornic date de 1080 ; Gourmalon en tant que corps constitué ne sort réellement de terre qu'après 1873 ! Avant cette date, Gourmalon erre dans les limbes malgré quelques initiatives solitaires pour l'en sortir.

Gourmalon est une cité balnéaire miniature où tout dans le paysage est dépaysant. L'exotisme de l'architecture tire fort son élan de l'orientalisme en vogue dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La villa des Bruyères, le dôme crénelé du kiosque Del Monte, El Bihar et mieux en-

core les coupoles stambouliotes du casino de Lenoir nous emmène au loin à travers les rêves de ceux qui, contemplant l'océan, aspirent aux grands espaces et aux ineffables accords de l'éternel silence. Était-ce aussi, à l'origine, une ville d'été pour des partisans d'une Troisième République naissante : entrepreneurs, fonctionnaires ou encore élite cultivée où se mêlent archéologues, archivistes et autres géographes.

Pour raconter cette histoire, j'ai invité un certain nombre de témoins qui ont dépeint le paysage avec talent et acuité. Au fil des pages, tous vous diront leur point de vue, qu'il s'agisse de Léon (Maître), de Paul (Léautaud), de Jacques (Walsh), d'Olivier (de Wismes) ou encore de Paul (Eudel). On aime toujours profondément ce que l'on connaît bien, et il en est ainsi des sites dont il faut laisser poindre l'âme des lieux. Ce livre est dédié aux habitants de Gourmalon ainsi qu'à tous les visiteurs qui tombent amoureux des allées cavalières conduisant tout droit à l'aventure vacancière.





# APRÈS LA GUERRE

Une fois les guerres napoléoniennes passées, la cité de Pornic se met à panser ses plaies des guerres de Vendée. Si quelques bâtisses autour de l'église montrent assez bonne figure, maisons de capitaines et résidences municipales où l'on voit les notables se retrouver pour décider du prix des grains ou de la protection des fontaines, la plupart des demeures se tiennent de guingois sur la falaise, comme abandonnées depuis les années sombres du passage des hommes de Charrette. Le socle de schiste, dépouillé, mis à nu, engrisaille le tableau quotidien. Le château lui-même est un monstre en décomposition à la lisière de l'eau. Il se fond dans ce paysage en ruine, lui donnant sa principale inspiration. Mais il se distingue aussi de l'en-

semble par sa présence incongrue, à l'écart de la ville emmurée, étranger à son temps comme un chevalier en armure au temps de la guerre en dentelles.

Ce sentiment d'abandon se confirme quand on parvient à l'extrémité de la rade. La chaussée des moulins (pont du 8 mai actuel) retient de part et d'autre, comme s'il s'agit d'un fond de cuve, les rejets des marées ou les débâcles hivernales du marais de l'amont. Un long entrepôt abrite les anciens moulins seigneuriaux. Dans son prolongement, une levée empierrée permet de rejoindre l'autre rive de la ria. Un grand étang sur la gauche sert de bassin pour alimenter les moulins à marée. À droite, un estran incer-

tain strié par les veines rocheuses, les limons de vases bleues et les filaments de goémon confèrent à cette rive incertaine des allures de cloaque comme aurait dit plus tard Czeslaw Milosz. Les hautes marées recouvrent cette fange jusqu'au pied d'une sombre falaise. Le plus souvent, les pêcheurs ou les promeneurs progressent au plus haut de cette plature rocheuse à la recherche d'un sentier raboteux qui gravirait la pente pour accéder à Gourmalon. Ces falaises ombreuses, tournées vers le nord, parfois d'une hauteur de quarante cinq pieds, regardent celles d'en face, lumineuses, où la cité domine. Elles apparaissent jumelles, issues d'un même processus naturel qui, de l'échancrure de la ria, à hauteur du château, conduit le regard jusqu'au pont du Clion, où expirent dans le marais ces deux flancs rocheux.

La plate-forme de Gourmalon, légèrement inclinée vers ses rives, dessine sur la mer un feston dentelé où le mica donne son

éclat d'argent au millefeuille de schiste. Elle prolonge ses deux pointes (de Gourmalon et des « Chevaux ») sous les flots, vers le couchant, et reçoit dans le ressac des hautes eaux les effluves et les épaves de la baie. Une lande déserte occupe l'essentiel de l'espace. Des bosquets d'épineux habillent les timides ondulations du relief, sorte de ravines qui échancrent le liseré littoral. Les eaux y ruissellent avant de s'infiltrer dans la roche pour resurgir et suinter le long de lézardes rouillées. Deux minuscules rias bornent les rivages de Gourmalon. Elles présentent les mêmes caractères. Celle de Malmy (plage de la Source actuelle), beaucoup plus échancrée qu'aujourd'hui, constitue le lit du ruisseau de Malmy aujourd'hui occulté par d'anciens travaux. La plage de sable déverse l'écume de l'océan au-delà de l'implantation des « Criques ». La puissance des eaux s'avère alors beaucoup plus importante qu'aujourd'hui ; elle inscrit un paysage affirmé, sculpté par le ruissellement des sources. À l'autre extrémité, face au châ-



teau, nous voyons un phénomène identique dans la boutonnière géomorphologique du parc de Gourmalon. Depuis la rue escarpée du parc cavalcadent des rigoles le long des pentes de cette vallée miniature qui conduit jusqu'à la rive. Elles aboutissent à une sorte d'amphithéâtre qu'emplit la mer de ses dépôts de sables. Là encore, il s'agit d'une rencontre des eaux douces et salées. On y aménage, au XIX<sup>e</sup> siècle, une fontaine géante (en fond de parc) à quelques pas de ces deux cabines de bain aux coupôles de plomb qui nous évoquent une image de l'Orient.

L'eau est partout présente mais nul ne la voit. La lande de Gourmalon dans sa nudité originelle apparaît aride, impropre à la culture, peuplée d'épineux, de genêts bretons, à la seule quête des embruns. Aucune haie ni signe de propriété. Une terre libre où peut s'exprimer le fantastique des grands espaces. Ici et là, dans la broussaille, des restes mégalithiques tels des troupeaux immobiles

égarés dans le temps luisent sous la lune, korrigans saisis par une nature en sommeil.



Le promeneur égaré ajuste ses pas à la solitude des lieux. Il n'aperçoit au loin que le clocher effilé de l'église de Pornic ou le moulin de Pierre levée (rue Pierre Fleury). Il doit s'approcher du ravin périphérique pour voir enfin le château et la falaise habitée par l'humanité pornicaise. Mais la barrière de la mer la rend quasi inaccessible. Pourtant Gourmalon se prévaut en 1815 de trois ensembles bâtis. L'un, édifié au point le plus haut du plateau, se résume aux ruines d'un ancien moulin qui sera rebâti au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et que l'on appellera le « Moulin neuf » (rue de Bel Air). Un autre, situé sur la pointe de Gourmalon (au débouché de la rue Gambetta) constitue un corps de garde édifié au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui ne sert plus à grand chose. Le dernier enfin, le plus important, abrite la « ferme de Gourmalon ». Ensemble de bâtiments comprenant logis principal, granges et écuries. Cette ferme est postée au surplomb de l'Anse aux Lapins (à l'endroit de la villa Marguerite ou Roche Gann, à l'en-

trée de la rue Alfred Benoît). Sur sa partie est, elle dispose d'une cour carrée entourée de ses murs qui aujourd'hui correspond exactement à l'espace quadrangulaire de la place du calvaire. Une ferme qui présente des allures de demeure seigneuriale.

C'est de ses murs que la destinée de Gourmalon tire sa modernité.



